

**Bienvenue à l'Athanée** L'Amourier éditions 2012

par Yves-Jacques Bouin (Revue Pages insulaires, octobre 2012)

Voilà un livre qui fait du bien. Où l'on retrouve Daniel Biga avec des textes lointains : *Histoire de l'air*. Reprise de la seconde partie du recueil publié en ?... il y a bien des années, chez Papyrus préface de J.P. Begot et une quatrième de couverture extraite d'un article de J.M. Le Clézio (bon allez, je vends le morceau : 1984). Et des textes inoubliables comme *Une femme* ou encore *Aigle du matin* pour ne citer que deux textes (mais l'ensemble est bourré d'énergie, de vie foisonnante) et pour ne pas parler de *Sept anges* puisque *les anges existent et n'existent pas*, mais la délicatesse, la tendresse, la douceur de Biga existe bien elle, dans ces poèmes qui nous effleurent du bout de la plume et de l'aile, depuis leur publication chez Jean Le Mauve en 1997.

Après ces lectures nous entrons à l'Athanée (non pas l'Athénée ni la tannée, ni l'athanor!) troisième volet du livre. Où le défi de Desnos est relevé par l'auteur : *la poésie peut parler de tout en toute liberté. Essayez un peu pour voir poètes renaissants...* Biga n'essaye pas il le fait avec toute la générosité qui le caractérise, l'iconoclastie (ça se dit ça?!), la désinvolture. Et tout cela virevolte dans l'écriture et dans ce mot il y a vie et il y a révolte. L'écriture de Biga est gourmande. Dès les premières lignes on comprend que tout est possible et nous vient, à nous aussi, l'eau à la bouche et l'envie de dévorer ces *Biga(rrures)* jusqu'à la dernière ligne sans s'arrêter : les fotes d'ortographe vaulonterres, les mots zorrozotés, les paronomases... et tout à l'excès, abondance ; poésie "à sauts et à gambades" dirait Montaigne. À l'Athanée de quoi est-il question ? Mais seulement de tout, uniquement de tout. Et on a droit encore au phallus de l'homme Biga "souvenons-nous de son corps nu sur la couverture d'*Octobre* publié chez PJO (1973) et de la femme aimée, celle entre toutes les femmes aimées, celle qui les contient toutes, la compagne de longue date et d'aujourd'hui. Après les pages blanches d'*Histoire de l'air*, voici les pages noires de l'Athanée mais il s'agit d'un noir à la Soulages, le noir qui possède toutes les caractéristiques et les couleurs du mouvement de la vie. Danse macabre oui, si l'on meurt de rire (comme dans les clowns de Fellini) et de vivre : *Je la chante et, dès lors, miracle des voyelles / Il semble que la Mort est la sœur de l'amour*. C'est du Caussimon, c'est du Ferré. Danse macabre, bon ! mais le mot important est *danse* comme nous dit Biga pour son titre : le mot important est *bienvenue*.

En somme, lecteurs, avec vos yeux d'enfant et votre belle jeunesse, *entrez dans la danse, voyez comme on danse, sautez, dansez embrassez qui vous voulez*. Merci Daniel, *En cinquante ans [tu as vu] mourir un Monde* et nous, nous n'avons pas cessé de lire et d'aimer un poète.

Daniel Biga, c'est Nice. C'est un amour douloureux de Nice. Et même s'il en a souffert et souffre encore bien des colères par manque d'air, caractéristique essentielle de toutes les erreurs, les catastrophes, voulues ou pas, fruits des incompétences parfois et de l'avidité de quelques-uns toujours, il en aime toujours la beauté doublée de cette fragilité qui la rend si précieuse et si poignante. Et la langue qui erre, aujourd'hui, fantomatique sur les lèvres de quelques ombres. Qui toujours plus s'effacent.

Daniel Biga, c'est une vie artistique exemplaire que deux sources alimentent : les arts plastiques d'une part – on oublie souvent sa participation, au début du moins, à ce que l'on a fini par appeler L'école de Nice – et la poésie, la littérature d'autre part – je pense à sa participation dès 1962 à la revue *Identités* de Marcel Alocco, Jean-Pierre Charles, Régine Lauro... Là, la modernité se trouvait convoquée et interrogée. La pratique du cut-up – héritée des poètes de la Beat Generation – et du collage a toujours correspondu pour lui à la rumeur de fond du monde, à la multiplicité des voix, au tohu-bohu des images. Dans son œuvre : tons, idées, accents, langues se mêlent, s'entremêlent pour favoriser l'émergence d'un drôle de millefeuilles, produit d'une écriture épaisse, crémeuse et craquante à la fois, une écriture en volume que l'on trouve dans ce *Bienvenue à l'Athanée* qui vient de paraître dans le Fonds poésie des éditions de l'Amourier.

Outre ce titre à l'humour noir dévastateur, l'originalité de ce livre est qu'il est précédé de deux autres textes plus anciens et aujourd'hui épuisés : des extraits d'*Histoire de l'air* paru en 1984 et *Sept anges* paru en 1997. Or entre ces trois textes, aux écritures pourtant bien différentes comme s'il s'agissait des traces que laisserait la pointe d'un sismographe qu'on aurait placé en prise directe sur différents moments de son existence, ça circule et ce qui circule, c'est une figure : celle de l'ange, cet étrange messenger qui n'est pas que la pure figure d'un pur esprit mais au contraire le compagnon quotidien, l'intermédiaire entre l'homme et le Tout Autre – le Rien ou le Tout, Daniel Biga s'en moque ! Pour lui, l'ange est du côté "des ombres, des fusains, des plantes, des miroitements, des eaux légères, des reflets, des parfums, des effleurements, des ondes, des caresses imperceptibles". Il est moins le secret que ses abords multiples.

Il y a dans la poésie de Daniel Biga l'affirmation d'une forte présence au monde jusque dans ce qu'il a de plus âpre : la solitude, la perte, le déclin, la mort. Aimer le monde, c'est aussi arriver à pouvoir dire oui à l'inacceptable et pourtant totalement inévitable, celui de toute mort. À l'Athanée, on nous attend ! La *Poésie* de Daniel Biga – Il a inventé ce mot-valise pour signifier cette fusion, cette relation d'infusant/infusé entre la poésie et la vie/la vie et la poésie – force les passages, va de l'avant contre toutes les aliénations que notre monde secrète à l'envie. Cette force d'insoumission, Daniel Biga l'installe au cœur de la langue, il la jasse. Dans *Bienvenue à l'Athanée*, on a ce tissage/métissage de tons, de sons, de langue (l'anglais y côtoie le Nissart !); ces ruptures de syntaxe, ces jeux de mots, ces collages/citations. Daniel Biga coupe, ravaude, crie, harmonise soudain, fait silence. Ça "mezcle" pour donner cours à une figure de la poésie.

Il est urgent de lire Daniel Biga pour son amour de la saveur mortelle du monde, son goût de l'intériorité, son sens tout particulier de la recherche spirituelle, sa pratique singulièrement jouissive de l'écriture poétique qui ouvre le poème sur émotions et vie nouvelle.

*Bienvenue à l'Athanée*, ce dernier saloon où l'on cause *Poésie* est aussi un salut aux vivants que nous sommes !

Je le jure, croa de bois, croix de faire, j'ai lu la totalité du dernier livre de Daniel Biga, *Bienvenue à l'Athanée*, j'ai tout lu, tout bu, presque tout vu, mais je limiterai ma note au préambule. *Praeambulus* en fait.

Cela remonte à loin, cette passion des mots doublée d'une envie de les tordre, de se tordre en eux. Avec Daniel Biga, the big A, la langue ne peut se reposer. Pétrie comme pâte à pain, elle se déforme dès qu'elle est mise en boule. Et se mêle à d'autres langues. Et les changements de genre sont éclairants : *L'Afrique est en nous\**, *le fric est en eux*, écrivait-il dans un précédent recueil. Ici, Bienvenue donc. À l'Athanée.

Une vie. Une trentaine de livres et des interrogations qui montent : *Comme se modifie le corps-esprit de celui qui écrit. Qui cependant, demeure le même être qui se continue, se vivant, se disant. Se découvrant à travers ce – ceux – qu'il vit, voit, perçoit.*

Bien sombre pourrait être le point d'arrivée, seul point de certitude universelle. Mais l'écriture établit encore quelque distance heureuse. Par les mots, chaque pas de vie se fait *poévie*, et la mort certaine recule, pour un temps.

Car de *favorite*, la page devient *amante*. Et l'embrassement s'accomplit. L'embrassement a lieu, emportant le verbe. *Elle ne préserve ne refuse rien l'Amour avec elle n'est jamais amoindri banal ce jeu stérile Elle se donne entièrement. Au commencement elle était ce vide essentiel d'où naissent les formes À la fin la page est pleine : et moi libéré.*

De telles pratiques Bigaraies, et Bigarures, ont de quoi déstabiliser, et elles brouillent la perception du monde. Il advient même que se perçoive l'invisible, passent alors *Sept Anges. Seul existe derrière moi /la profondeur du mystère/... étrange être ange.*

Dans leur transparence les anges transmettent la vie, le goût des éléments, et Daniel Biga peut alors se lancer dans un murmure troublant : *Lettre à Monia : Quand je serai mort n'aie pas peur...*

Eh voilà, je voulais me limiter au préambule, mais j'ai foncé comme ces personnages de dessins animés qui sortent de la page.

Pas ma faute : le débordement de Daniel Biga est contagieux.

Va donc retenir les mots, toi, contenir le mouvement quand tu as lu ce paragraphe de la première page : *tour à tour se mêlent intimement, amour, hamour, gravité, légèreté, naïveté, bon et mauvais goût, je et jeux de langues, geais de maux et jets de mots, cent variations et sans déclinaisons sur l'art – comme le non-art – d'être ou de tenter d'être.*

L'Athanée peut attendre. Encore un peu.

Avec son dernier recueil, *Bienvenue à l'Athanée*, Daniel Biga n'a rien perdu de sa pugnacité langagière, mêlant désinvolture et provocation avec une jubilation roborative (sinon ostentatoire!). Deux plaquettes antérieures sont reprises en ouverture : *Histoire de l'air* et *Sept anges*. *Bigarraies*, *big Arrures* et autres jeux de langue se dévident, démystifient les codes sociaux et culturels, brocardent *la dérisoire grandeur du poète*. Au vitriol, Biga se parodie lui-même dans le *Praeambulus*, intègre à ses élucubrations et fulgurances des bribes décrochées des textes d'auteurs tutélaires : *le vieux scribe* convie ses frères et sœurs humains au partage des souffles, gâteuseries, bouffitudes de son existence jusqu'au bout du fini, se – et leur – souhaitant affectueusement cette inéluctable, et pour ce qui le concerne proche, *bienvenue à l'Athanée*... Dans les turbulences familiales d'un *Verre Again* (Jean-Pierre Verheggen), *entre zut et zen*, *Dany Bibigaga* désarticule les mots et la syntaxe, dynamite joyeusement son propre vécu revisité sous le feu de cocktails de *mots Molotov*... Toutefois la gravité et l'émotion percent sous le sarcasme, l'angoisse existentielle surgit au détour du calembour. L'auteur est *entré en écriture comme on entre en religion [...]* *Quand la page et moi nous unissons – là est l'utopie et là est l'espoir – notre communion tend à l'absolu*... Et il se livre ou se masque à travers d'illustres voix tragiques dans le brouillage des pièces détachées de son puzzle bibliographique, sans ménagement excessif pour les gloires du panthéon universel : *sur la Route durant Cent années de Solitude moi aussi suis allé au Bout de ma nuit sur la page moi aussi Né et Mort à Venise moi aussi enculé par Notre-Dame des Fleurs moi aussi j'ai hurlé avec le Grizzli sur la Montagne Magique Lourde Lente moi aussi Possédé moi aussi Âme morte [...]* *moi aussi Au-dessous du Volcan lisant l'écriture écrivant la lecture page noire comme page blanche ont l'Éternel à révéler*.

Dans la relation amoureuse, la femme à visage multiple, évanescent, interchangeable, s'inscrit dans la précarité de l'union, avec cette difficulté permanente pour l'auteur à s'identifier comme à se situer par rapport à l'autre, à lui reconnaître son autonomie et éprouver ou partager son ressenti : *là haut nous avons regardé vers le monde et les siècles dessous nous / ensemble / (moi qui ne suis qu'un homme seul et séparé ho sceso milioni di scale dandoti il braccio (Eugenio Montale))*... Ou encore, quand le mystère s'obscurcit, tel Verlaine en son rêve étrange et familier, la confusion des sentiments s'ajoute à la crise identitaire : *une jeune femme m'accompagnait souvent différente / je m'en apercevais à peine / (mais moi aussi je n'étais pas toujours le même : qui étais-je ? plutôt qui était-il ? qui était-elle...)*

Dans *Sept Anges*, entre dérision et lyrisme distancié, Biga évoque *la merveilleuse mécanique du monde* et s'interroge entre détresse et tendresse sur le mode métaphorique : *L'homme serait-il la chrysalide de l'Ange ?*

Surtout, dans *Bienvenue à l'Athanée*, la causticité s'exacerbe sur le mode carnavalesque, avec des fantaisies langagières plus ou moins heureuses mais qui le plus souvent touchent juste. Ainsi sont débusquées (et non embouchées) *les tromperies de la renommée*, épinglés *vents et vanités des zespoirs et zescroqueries*, mis à nu *les zuts-topistes*, réduits en pièces les *bouledogmes zinzintégristes* ou encore expédiitivement vitupérés les *zinzin-quisiteurs*... Le discours s'égrène, grenade dégoupillée, en tornade ou par rafales, au risque de déboussole et d'étourdir le lecteur...

Cette troisième séquence du recueil s'achève sur la fuite du temps et l'énumération des figures naguère familières de notre culture fourre-tout, celles de la scène et de l'écran ou de toutes les mythologies intimes, éclectiques, de notre génération : *En cinquante ans j'ai vu mourir un Monde*...

Depuis *Les Oiseaux Mohicans*, Daniel Biga a publié une trentaine de recueils. Ses jeux de langue insolents et décomplexés, en *langue d'ail*, *en rital*, *en pingouin*, et autres *zidiomes*, apportent un souffle ravageur, à la diable, et redonnent le goût du rire (rabelaisien?) dans notre paysage poétique qu'encombrent trop souvent des Pléiades de Trissotins désincarnés...